

Pratique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 48

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203819>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

qu'une médiocre impression. Il imagina une ruse oratoire :

— Messieurs, dit-il avec un grand sérieux, en mettant la main sur son cœur comme un homme profondément touché, — je vois votre émotion, tout me prouve que j'ai atteint mon but au-delà même de mes espérances. Je n'ai qu'une crainte, c'est d'avoir été trop loin, d'avoir surexcité votre charité, de l'avoir pour ainsi dire contrainte à de trop grands sacrifices. Mon devoir est maintenant de tempérer les dispositions généreuses où vous êtes, car, s'il est bon d'être généreux, il est mieux encore d'être juste. C'est seulement une part de votre superflu que je vous demande pour nos orphelins, rien de plus. On va commencer la quête. Je supplie en grâce ceux qui sont au-dessous de leurs affaires, ceux qui ne peuvent pas payer leurs dettes, de ne rien mettre dans la bourse ».

Jamais recette ne fut plus abondante.

* * *

On peut rappeler, à propos de cette heureuse improvisation, la boutade que voici :

Une assemblée de fidèles avait lieu, et le ministre qui avait formulé un appel à la charité de ses auditeurs, fit circuler à la ronde son chapeau, pour recevoir les offrandes. Le chapeau avait fait le tour du temple; il revint au ministre qui n'y trouva pas une obole. Il le vida sur la table pour faire voir qu'il ne contenait rien, et il s'écria avec ferveur : « — Merci, mon Dieu ! merci ! de ce que mon chapeau me soit revenu. »

Entre amis. — Tu as l'air désolé. Aurais-tu perdu quelqu'un ?

— Non, au contraire...

— Comment, au contraire ?

— ... Je viens d'avoir deux jumeaux.

En famille. — MONSIEUR, *agacé*. — Mais, enfin, qu'est-ce qu'il a cet enfant à toujours crier... Qu'est-ce qu'il a ?

MADAME, *d'un ton pincé*. — Il a... il a... le caractère de son père... tout simplement.

L'âge fou. — Madame se désole des écarts de son fils, qui n'a déjà plus l'excuse de la vingtième année : « Hélas, dit-elle, que les hommes ont peu de raison, à vingt-cinq ans ? »

Son mari étourdiment :

— C'est l'âge où je t'ai épousée, chère amie.

Pratique. — Entre intimes.

— Voyons, que vas-tu donner à ta femme pour ses étrennes ?

— Ma foi, je ne sais pas encore... Je cherche quelque chose qui puisse m'être utile.

La balla-mère à Pierro Sélão.

Il s'appelava dan Pierro Sélão. Ne crâfo pas pi que cein l'ire son vretâbllio nom, ein a que desant que l'ire on nom sobriquet, et que cein vegnâi de villio. Paraît que son rièrepère-grand quand ètai dzouveno et que n'ètai pas oncora rièrepère-grand, desâi à sè valet à petit-goutâ quand lâi demandâvant on bocon de pedance âo bin de tomma po ruppâ avoué lau pan : « Va âo sélão ». Et du cein on lè z'avâi batsi : « clliau à Sélão » et Sélão ètai restâ, l'è por cein que Pierro on lâi desâi Pierro Sélão.

Clli Pierro ètai on lulu tot parâi quemet s'ein fa pe min ora. L'avâi adî la pipa âo mor ; foumâve dzor et né. Lo premi affère que fasâi lo matin devant d'einfatâ sè tsausse l'ètai d'allumâ et dè toraillî et lo derrâi affère que fasâi devant de clliore lè pelion et de droumî l'ètai assebin de trère son brûleau de sè potte, de s'eindroumî et de sondzî que foumâve. Dètiâgnâi pas pîre po medzî la soupa, l'è po vo dere qu'on lè reincontrâve jamé l'on sein l'autro, Pierro Sélão et sa pipa que l'ètai ein bou, avoué on fètu corbo

que s'einfatâve dein on outro fètu que s'einmandzîve dein la tsaudâire dau brûleau que l'avâi assebin on couviciello avoué onna petita tsainetta. Ora sède-vo quemet l'ire ? Frâimo que vo z'ein âi dza vu dinse.

On dzo vaitéé que mon Pierro Sélão lâi vint la brelâire de sè maryâ avoué la Luise Rebouillemor que l'ètai pardieu n'a crâna femalla, on tsevou po travaillî, onna ratta po droumi, on osi po medzî. Hardi, a-te que lè vè lo pètabosson ti lè tràî : la Luise Rebouille-mor, Pierro Sélão et sa pipa, po écrire lau z'annonce et on par de senanne aprî lè vaitéé que modant po lo pridzo ti lè quatre po bèni lau maryâdzo : la Luise Rebouille-mor, la mère Rebouille-mor que s'appelâve Caton, Pierro Sélão et sa pipa.

Mâ, ma fâi, po eintrâ dein lo pridzo on pouâve pas toraillî et mon Pierro l'eimpogne sa bouffarda tota allumâie et tè la bete tot bounameint prévond dein sa catsetta. Ie vant adan sè setâ dèvant la dzahîre, lè z'èpâo âo premî ban et la balla-mère derrâi po attiutâ lo menistre que lau desâi dâi bonne parole, que faillâi s'amâ grand teimps, de dzo quemet de né, ne pas sè disputâ ni sè tsecagnî, ne pas sè fière, n'ître pas orgo-lhiâzo âo bin soulon, galavarda âo bin tsèropa. Tot cein ètai la pura vretâ et la mère Caton Rebouille-mor avoué lè man djeinte, cllinnâve la tita ti lè iâdzo que lo menistre desâi oquie, et guegnîve, du derrâi, son biau-fe po vere quinna mena fasâi. Stisse avâi tsaud qu'on diâbllio po cein qu'on ètai âo mâi d'août et que l'ètant venu rido ; on vayâi la chà que lâi colâve du lo front avau lè z'orolhie et que lâi dècheindâi tant que su lo cotson. La Caton sè peinsâve que l'ètai lè bonne parole âo menistre que fasâi chà son biau-fe, que cein lâi fasâi bin su on bocon d'effè ; justameint à sti momeint vaité la pipa que n'ire pas dèteinte que sè met à foumâ per dein sa catsetta et que la foumâre vint à arrevâ tant que dèso lo nâ à la balla-mère que crâyâi adî que tot cein vegnâi de Pierro Sélão et que sè met à dere dinse :

— l'è z'u pardieu rido tsaud à ma noce, ma tot parâi pas atant que mon biau-fe, que tot lâi bourle quemet on tsevou que l'a corrâ, mîma-meint que la chà lâi fomme pè lè catsetta !

MARC A LOUIS.

Un peu chère, la copie.

UN notaire engage dans son étude un jeune homme sur lequel on lui avait donné les meilleures renseignements, mais qui, en revanche, avait une très mauvaise écriture.

Dans l'espoir d'améliorer la main de son nouveau commis, le notaire lui fait copier les *Aventures de Télémaque*.

— Lorsque tu auras copié ce volume, dit le patron, à raison d'une page par jour, je suis persuadé que ton écriture aura beaucoup gagné et que je pourrai te confier sans crainte la copie de mes actes sur papier timbré.

Le commis, flatté de cette marque d'attention, se mit à son pupitre et, après dix jours d'un travail assidu, étant arrivé à la fin du volume, s'en fut soumettre à son patron le fruit de ses travaux. Mais celui-ci, en y jetant les yeux, recula avec épouvante.

Le naïf jeune homme avait cru devoir copier les *Aventures de Télémaque* sur le papier timbré destiné aux exploits de son maître. Il y en avait pour plus de 120 francs.

Charette ! plus d'eau !!!

GROQUIS DE CAMPAGNE

DEPUIS plusieurs jours, la population de R. manque totalement d'eau.

En bonne maman, la commune assure le service de l'indispensable liquide. Voilà pour quoi l'on aperçoit, deux fois par jour, un char attelé de deux chevaux et chargé de trois « bos-

settes ». C'est au village de B. que l'on va s'approvisionner.

Ce matin-là, les charretiers murmurent. La bise est âpre et la besogne, longue et ennuyeuse.

— Ils sont rudement mauvais à Lausanne, de ne pas nous avoir donné l'eau qu'on leur demandait. Qu'est-ce que ça leur aurait fait !! Ils en ont quand même de trop.

— Je crois que c'est rien que la jalousie. Y voient que notre village se monte ; qu'il sera d'abord une ville d'attaque et y nous en veulent.

— Peut-être bien ; mais faut pas qu'ils viennent nous demander un service... C'est là qu'on leur rendrait un chien de leur chienne.

A leur arrivée à B., un groupe de jeunes gens entoure l'attelage. La tâche est rendue plus ingrate par les railleries de la « jeunesse » de B. :

Vous en usez de la marchandise pour avoir « toute » bu l'eau de ce matin. Vous devez boire que de ça. Quels estomacs... Charette ! Mélangez au moins un peu avec de la limonade, ça vous fera moins de mal.

* * *

Une à une, vives ou lentes, d'aucunes parlant abondamment, les bonnes « bourgeoises » sortent de leurs demeures.

Elles « guignent » au loin, s'inquiètent. Elles ne voient rien venir sur la route grise, qui se perd là-bas dans la fumée que dégage la locomotive d'un train de marchandises...

— On s'aborde... de petits groupes se forment et la conversation s'engage.

— Elles sont emmodées ! c'est pour un moment, marmonne un employé du train, qui attend aussi, l'arme ou plutôt le bidon au pied, l'arrivée du char « hydraulique ».

— Ils devraient être là, n'est-ce pas, M. Ravey ! soupire une jeune mariée en robe de chambre, tenant des deux mains une seille trois fois plus grosse qu'elle.

... L'ère des réclamations a sonné, car de tous côtés des voix criardes, rageuses, montent vers le ciel gris et impassible.

— Ils se fichent de nous... On leur a offert un litre là-bas... et comme on ne connaît pas l'homme qui refuserait...

— Moi qui ai une omelette sur le feu... Elle va être jolie.

Ils ne pensent pas à ça, ces routes d'hommes.

— C'est une rude affaire que l'eau, quand même. On pourrait plus vite se passer de pain que d'eau.

— Moi, j'ai honte ! Je n'ai pas récuré à fond, chez moi, depuis quinze jours. Je n'ose plus amener des visites le dimanche, elles diraient que je suis désordre.

Un caquetage incessant, insaisissable vient de cette assemblée féminine ; pittoresque mélange de jupes grises, noires, écossaises, oranges, rouges ajustées à des corsages bigarrés, bleu-ciel ou couleur puce. Une robe de chambre, coq de roche, est du plus joyeux effet.

* * *

Mais, que sont ces objets étranges, bizarres, qui reposent aux côtés des joyeuses commères ?

On se croirait revenu à des temps héroïques, où la digne compagne de l'homme se rendait au combat, armée d'engins redoutables...

Quelle erreur ! Ce que je prenais pour des armes meurtrières n'étaient que d'innocents ustensiles de cuisine. Mais quelle diversité !!

Des baignoires, des lessiveuses, des bidons (du plus minuscule au plus volumineux) qui tous, cotoient fraternellement marmites et toupines. L'une d'elles est percée aux « manilles » et une cordette les relie, œuvre modeste d'un employé fédéral.

Le voilà ! Cette fois, c'est le char d'eau.

Toutes se précipitent comme des furies. La boîte d'une bossette est ouverte et le précieux liquide remplit seilles et toupines.

— Faites attention, la tourmentez pas !